

A vintage, sepia-toned photograph of a young child with dark hair styled in two braids. The child is sitting on a swing, looking directly at the camera with a slight smile. The background is a soft-focus outdoor setting with trees and a fence. The overall mood is nostalgic and serene.

JUILLET-AOÛT 1953
Vol. XVII — 34^e année
Montréal — N^o 10

LE PRÉCURSEUR

Le Précurseur

Par an: \$1.00
A vie: \$20.00

Bulletin bimestriel publié par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de S. Em. le Cardinal Archevêque de Montréal.

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Vol. XVII, 34^e année

MONTRÉAL, JUILLET-AOÛT 1953

N^o 10

SOMMAIRE

<i>Ils sont trois petits chantres</i>	427
La Rédaction	
<i>Azucena</i>	431
Sœur Geneviève-de-Nanterre	
<i>Notre-Dame et les patates douces</i>	434
Sœur Sainte-Brigitte	
<i>Couronne de lis sur front noir</i>	437
Sœur Sainte-Julie	
<i>Lettre de Madagascar</i>	440
Sœur Sainte-Adélaïde	
<i>Le vieillard philippin</i>	443
Sœur Saint-Edmond	
<i>Lettre de Hong Kong</i>	446
Phyllis Ip	
<i>Coup de hasard ou manœuvre divine?</i>	452
Sœur Monique-du-Saint-Sacrement	
<i>Sotsugyo</i>	455
Sœur du Saint-Nom-de-Marie	
<i>Une œuvre nouvelle à Roche-à-Bateau</i>	458
Sœur Saint-Alphonse-de-Liguori	
<i>Avec mes Croisées</i>	461
Sœur Jeanne-d'Orléans	
<i>Le fardeau partagé</i>	464
Sœur Saint-Robert	
<i>Mariage à la cubaine</i>	466
Sœur Irène-de-Jésus	
<i>Le bienheureux Théophane Vénard</i>	467
Chanoine F. Trochu	
<i>Nécrologie</i>	471

En couverture: Gentille Nippone de Wakamatsu, Japon.

Ils sont trois petits chantres

Le coq a chanté clair. L'aube déblaie
La nuit qui dort sur la bananeraie,

Qui s'étreint lente aux chaumes des toits,
Qui s'accroche lourde au roc des parois

De la vallée. Et trois servants de messe,
Trois gamins noirs, pieux et sans paresse,

Exacts, avec de gros missels d'abbé,
Se glissent dans le temple du Limbé.

Car ils sont, les trois, toute la chorale,
Car leurs voix sont l'âme paroissiale.

Ils chantent fort : Ky-y-y-y-ri-é
Et cela fait le moune s'écrier :

« Ça l'yé ? Li plein empile l'église ça-a!
Moé assure, ce fête ion saint, m'oué ça. »

Le moune y met un oeil rond, étonné :
Ce n'est qu'Henri, Damase, Dieudonné!

Jour de mariage. O Sainte Colombe
Aux sept dons, descends! pour qu'un peu retombe.

Sur les chers époux! Trois voix de stentor
Tonnent en splendeur : Veni Creator.

Jour d'enterrement. Et dans la poussière
Et dans le soleil où s'en va la bière,



Sur le troupeau bleu des moutons d'encens,
Sur le petit mil, sur les flamboyants

Trompettent les trois. On croirait entendre
L'appel qui fera lever de leurs cendres

Et rassembler des quatre vents les morts :
L' élu du ciel, l'autre avec ses remords!

Dimanche après-midi. Quand l'air s'embaume
Au citronnier doux éclate le psaume

Dixit Dominus... Et dans un latin
Qui n'est pas celui d'un Bénédictin

Avec leur coeur naïf trois petits chantres
Sur leurs gros missels d'abbé se concentrent.

Ils sont à Dieu l'hommage spontané
Du bourg : Henri, Damase, Dieudonné.

Sautez, chèvres, cabris, sautez, collines!
Suivez l'élan des bondissantes hymnes!

Ce qu'ils sont fiers, les trois, de chanter Dieu!...
Mais l'un voudrait quelque chose de mieux...

Damase rêve offrir un jour la messe,
Changer du pain blanc en Saintes Espèces.

Il rêve, mais... il est pauvre d'argent
Et le latin dans les livres s'apprend...

Je rêve donc de charité chrétienne
Qui lui viendrait de ma terre lointaine...

Qu'il doit être bon au tout dernier soir
Sentir priant pour soi « son prêtre noir »!

M. I. C.



Azucena Guevara,
petite Reine dans une procession

Azucena

par Sœur GENEVIÈVE-DE-NANTERRE¹, M. I. C.

L'azucena est une jolie fleur des Philippines, à la tige élancée soutenant une grappe de petits lis blancs parfumés: pureté odorante sur fermeté droite! C'est la fleur symbolique des processions, des offrandes mariales, des deuils, des joies; elle est de toutes saisons et de toutes célébrations.

Ce nom gracieux d'Azucena se donne souvent comme prénom féminin. Quand j'arrivai à Las Pinas, chargée entre autre cours de celui de religion en première année *High School*, cinquante paires d'yeux scrutateurs étudièrent la nouvelle maîtresse. Parmi ces visages bruns, tous semblables, une fillette très mince, aux cheveux châains, aux regards extrêmement brillants, retint mon attention: mes paroles semblaient l'obséder. Je passai en revue mon jeune auditoire..., noms..., adresses..., histoire de faire connaissance!

« Vous ?

— Azucena Guevarra. »

Les yeux de lumière sont fiers, la physionomie décidée. « Bien trouvé ce nom », pensai-je.

La première semaine, Azucena et moi ne fûmes pas bonnes amies. Elle refusait de réciter la leçon, baissait les yeux, se murait dans une attitude défiant toute insistance. Cela ne pouvait durer. Je la pris à part:

« Pourquoi ne répondez-vous pas quand je vous interroge ?

— Parce que je ne sais pas.

— Mais vous paraissez écouter les explications avec intérêt et vous avez votre manuel ?

— Oui.

— Où étudiez-vous, l'an dernier ?

— A l'école publique.

— Eh bien, ici les petites filles apprennent leurs leçons et se montrent polies envers leurs maîtresses. Si vous voulez que nous soyons bonnes amies, il va falloir commencer par étudier. »

Azucena me jeta un regard perçant, puis acquiesça d'un mouvement de sourcil.

A partir de ce jour elle sut sa leçon; mais quelque chose la tracassait visiblement. La confiance me vint plus tard à la suite d'un concours. En marge de sa copie d'examen se lisait: « Je n'ai pas fait ma première communion. »

De nouveau nous causâmes seule à seule: « Voulez-vous que je vous prépare à votre première communion ?

1. Geneviève SAINT-PIERRE, de Montréal.

— Oh oui!

— Il vous faudra venir le samedi, car les autres jours, je n'ai pas de temps disponible.

— Entendu, je viendrai tous les samedis, de 8 à 9.

Le ton était résolu, sans fêlure.

— C'est bien, je vous attendrai. »

Cette fois la fleurette entrouverte s'épanouit dans un sourire.

Azucena fut fidèle et ce fut délicieux. Nature toute droite, spontanée, indépendante, elle avait soif de vérité, d'idéal, de Dieu enfin! Chaque nouvelle connaissance religieuse lui apportait une vraie joie. Dès la deuxième leçon, elle s'épancha longuement: sa mère était catholique, mais son père, athée fanatique, défendait qu'on parlât de religion au foyer... Il s'opposerait certainement à ce qu'elle fit sa première communion; elle la ferait quand même... Et puis, sa petite sœur de huit ans, en troisième grade, désirait aussi apprendre et communier... Je promis de parler à sa maîtresse, Sœur Saint-Eugène¹. Nous nous concertâmes en effet: Josefina recevrait des leçons privées, et elle suivrait de plus le cours du samedi.

La petite ne comprenait pas beaucoup l'anglais et ne prêta qu'une attention quelconque. Je le fis remarquer à Azucena et lui dis qu'elle ne saurait être prête en même temps qu'elle. Alors éclata un déluge de réclamations: « Oh! ma Sœur, elle veut beaucoup, beaucoup faire sa première communion! Elle comprend quand je lui parle en tagalog. Je vais tout lui répéter, et puis, je vais lui montrer ses prières. Vous allez voir! » La leçon prit un caractère amusant et touchant à la fois. A mesure que j'expliquais, la grande sœur traduisait avec volubilité à la petite qui prisait fort ce système.

Le samedi suivant, on passa aux prières. Azucena se leva toute droite et récitait sans broncher; ensuite elle ordonna à Josefina de se mettre debout, et penchée sur elle, les yeux dans les yeux, elle contrôla sa récitation avec une sorte d'anxiété. Chaque succès s'avérait un triomphe pour la jeune monitrice dont les yeux de lumière disaient net: « Vous voyez bien qu'elle sera prête! »

Terrible survint l'épreuve. A la maison, le père surprit Josefina un catéchisme entre les mains: « Qu'est-ce que cela? » Et avec colère il tira le livre dans un coin de la pièce. Puis, comme l'enfant allait le ramasser, essayant d'expliquer qu'elle se préparait à sa première communion, il vit rouge et la battit durement.

Les deux sœurs n'en furent pas moins exactes à leur leçon hebdomadaire. Nous en étions à étudier dans un bel album d'images la vie cachée de Notre-Seigneur, précisément à ce passage de la perte de Jésus au Temple. C'est presque avec passion qu'Azucena répéta la réponse de Jésus à sa divine Mère: « Il faut que je m'occupe des choses de mon Père du ciel... » « Nous autres, nous devons obéir à Dieu d'abord..., à papa ensuite... Il faut faire notre première communion, même si papa ne veut pas! »

1. Diana CHAÎNÉ, d'Arthabaska.

Le cas n'était pas facile. On pria une maîtresse laïque, amie de la famille, d'aller discuter la chose à la maison. Chez les Orientaux, le père n'est pas seul maître: il doit compter avec la parenté.

La parenté se montra favorable; la grand-mère, l'oncle, la mère, tous catholiques, optèrent pour la première communion. On convint toutefois d'éviter d'en parler au père pour ne pas l'irriter davantage. Le grand jour fut fixé au 15 août, fête de l'Assomption, afin que la Vierge triomphante soutint ces âmes d'enfants dont la vie chrétienne s'annonçait comme une montée dans les ronces et les épines.

Le 14, jour de confession et moments d'angoisse pour Azucena! « Comment me rappeler mes péchés depuis ma naissance? » Cette question résolue, elle s'alarma pour autre chose: « Ma Sœur, j'ai une ennemie...

— Une ennemie?

— Oui, Caroline. Je ne lui parle pas depuis trois semaines; elle me fuit aussi. Toute la classe sait cela. »

Je m'offris à jouer le rôle d'intermédiaire et déléguai une compagne auprès de l'ennemie qui ne tarda pas à se présenter pour la réconciliation. Il y eut deux mots d'excuse, trois larmes, une poignée de mains. Ce fut donc un Azucena en paix avec Dieu et avec les hommes qui sortit du saint tribunal de la pénitence! L'affaire de la toilette blanche laissait perplexe: une première communion sans robe blanche ne se conçoit pas aux Philippines. Sœur Supérieure découvrit dans les caisses d'Amérique: robes, voiles, bourses, livres de messe, chapelets. Sœur Saint-Edmond¹ tressa des couronnes de roses blanches et ce fut parfait.

A l'aube de l'Assomption, les deux sœurs s'échappaient furtivement de la maison paternelle et nous arrivaient heureuses et tremblantes. En revêtant de blancheur ces courageuses enfants, une prière de reconnaissance et de supplication me monta aux lèvres: « Mon Dieu, Azucena et Josefina ont souffert pour venir à vous; gardez-les bien, évitez-leur des luttes trop grandes, et... convertissez leur père. » Vous devinez que cette dernière demande fut le point culminant de l'action de grâces des deux héroïnes qui savourèrent leur première Hostie, entre Sœur Saint-Eugène et moi.

En se rendant au *convento* où nous leur avions préparé un bon petit déjeuner, Azucena conserva un air pénétré. La maman vint alors jouir du bonheur de ses filles. On prit des photos. Puis la nature exubérante de l'ainée réapparut, et ce fut par des chants, des gambades et des danses qu'elle nous exprima sa reconnaissance; la petite Josefina, elle, souriait doucement à toutes ces délicatesses qui l'entouraient.

Depuis, le papa a su le grand secret. Il s'est encore fâché rouge mais toute la famille s'est dressée pour défendre les enfants. Alors il a baissé pavillon. Les deux petites peuvent accomplir leurs devoirs religieux, non sans difficultés cependant. L'athée fanatique se convertira-t-il? Nous osons l'espérer... Si vous nous aidiez de vos prières, amis lecteurs?

1. Irma DE LADURANTAYE, de Cap-Saint-Ignace.

Notre-Dame et les patates douces

par Sœur SAINTE-BRIGITTE¹, M. I. C.

Toute Reine du ciel qu'elle est, Notre-Dame se souvient d'avoir été ménagère à Nazareth; et si pour sauver un pécheur il faut lui servir des patates sucrées, elle ne dédaigne pas d'accommoder des grâces de conversion à ce plat de légumes, comme cela s'est vu, ici, à Mzambazi!

Un jour, l'on nous apportait sur un brancard, au dispensaire, un tuberculeux proche de sa fin. Sœur Saint-Yves², l'Infirmière d'alors, s'empressa de l'hospitaliser aux huttes de la Mission. Dès le lendemain elle abordait le point religion, car il n'y avait pas de temps à perdre: « Où priez-vous? » Avec un rire méchant, ce Noir d'une cinquantaine d'années répondit qu'il avait déjà appartenu à la *Free Church* mais qu'il était passé au *cipango* parce que cette religion permet la polygamie. L'homme connaissait son affaire; il n'avait pas besoin d'être prêché! Mais, rira bien qui rira le dernier...

Et voilà que Sœur Saint-Yves, obligée de partir en voyage, me laisse la charge du dispensaire et le soin du grand malade au rire satanique. Réalisant mon impuissance à modifier le moindrement les dispositions de cette âme endurcie, je la jette dans les bras du Refuge des pécheurs. Un soir donc que le malheureux ne peut fermer l'œil, je lui offre la médaille miraculeuse, me disant en moi-même que, s'il l'accepte, ne serait-ce que par pur égoïsme, la Sainte Vierge ne manquera pas de faire son œuvre de miséricorde. Hélas! refus catégorique, avec de nouveau ce rire d'enfer plus glaçant que le ricanelement de l'hyène! Alors je glisse la chère effigie sous la natte...

Les jours suivants, aucune amélioration dans l'état de mon patient et encore moins dans ses idées! Comme il ne peut plus manger de *simba*, il me manifeste son goût pour les patates sucrées, « mais nous n'en avons pas, ajoute-t-il morose.

— Je vais t'en donner, moi, lui dis-je.

— Oh! merci, merci! »

Ce dur à cuire met tant de reconnaissance dans ce simple mot, si neuf de sa part, que je sens comme s'entrouvrir la porte de son cœur. Et la Sainte Vierge d'en profiter pour y entrer avec cet art incomparable de Mère qu'elle déploie dans les besognes délicates! Quelques jours plus tard, à chaque visite du catéchiste ou des Sœurs, le malade demandait le baptême. Et comme preuve du revirement opéré en son âme, il renvoyait ses femmes, n'en gardant qu'une seule. Pour un fanatique du *cipango*, cet acte était purement héroïque! S'il en eut le courage, ce fut, bien sûr, grâce à la médaille miraculeuse, à la douce charité de Notre-Dame qui ne dédaigna pas de mettre la main à un plat de patates sucrées!

1. Jeannette CARON, de Saint-Jean-de-la-Lande, P. Q.

2. Yvette RICARD, de Grand'Mère, P. Q.



Soeur Sainte-Brigitte (Jeannette Caron, de Saint-Jean-de-la-Lande) à la cueillette des papayes.



Soeur Sainte-Julie (Béatrice Tessier, de Woonsocket, R.-I.), Missionnaire à Rumphu, Nyassaland.

Couronne de lis sur front noir

par Sœur SAINTE-JULIE¹, M. I. C.

La fête de la Toussaint s'achève. Avec mon aide, Tereza, je l'ai passée presque entièrement au dispensaire où nous nous retrouvons encore toutes deux à cette heure tardive, 11 heures du soir, pour un cas de maternité. Mais y a-t-il des revenants dans la brousse? Une voix appelle dehors: « Hodie? » Au lieu de répondre le rituel *hodine* qui signifie permission d'entrer, je m'informe de ce qu'on désire. « Mon enfant est bien mal, reprend la voix.

— Attendez un peu et nous sommes à vous. »

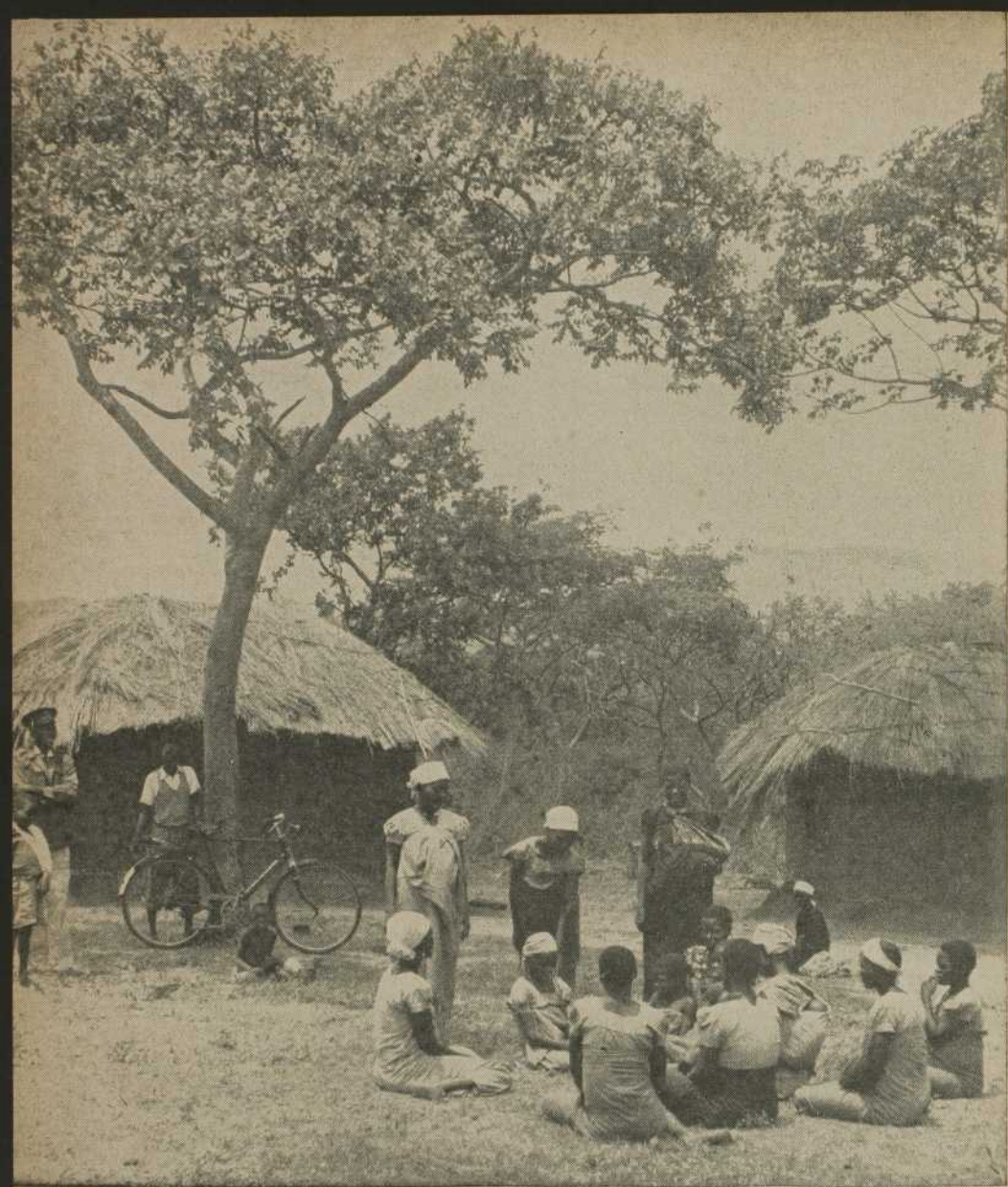
Cette enfant dont il s'agit, c'est une jeune femme d'un village lointain que sa belle-mère m'amenait au dispensaire, une quinzaine de jours plus tôt; vraie squelette ambulante, souffrant de péritonite tuberculeuse et de pleurésie, et qui avait fourni dans cet état une marche incroyable! Malade depuis plus d'un mois, la malheureuse avait aggravé son cas par l'emploi des remèdes magiques d'un sorcier. C'était donc à la seule guérison de son âme que j'avais songé en la logeant aux cases de mes patients. Mais lui causer religion n'avait guère été possible: la belle-mère ou le mari polygame montait toujours la garde. Cette dernière heure de la Toussaint serait-elle l'heure de Notre-Dame? Peut-être... Je me figurais à ce moment le ciel en fête, clôturant dans une splendeur inouïe la commémoration du Dogme de l'Assomption; les petits anges jonglant avec des couronnes de lis, en laissant choir jusque sur l'Afrique, jusque sur Rumphî...

Ma fidèle Tereza, que je dépêche avec une bouteille d'eau et la pressante exhortation d'approcher la moribonde, me revient bredouille. Comme je puis maintenant m'absenter, je pars à mon tour dans la nuit inondée de lune et d'étoiles. La pensée de rencontrer l'hyène ou le léopard ne se présente même pas à mon esprit. Un seul souci m'occupe toute: avec l'aide de Marie, ravir à Satan l'âme de la mourante.

Dans la vaste case de briques des malades brûle le traditionnel feu de branches. A sa lueur, se distinguent, par terre, des dormeuses enroulées dans leurs nattes, et tout au fond, une forme haletante qui lève sur moi deux yeux brillants, chargés de toutes les forces d'espérance de l'être humain. M'agenouillant près de la jeune femme, je prends son pouls et administre le remède apporté, après quoi je dis: « *Amama*, je crois que le bon Dieu vous veut en paradis; est-ce que vous consentez? — *Enya!* (oui) mais soulagez-moi! »

Humainement, il n'y a pas grand-chose à faire: une ponction, en cet état, ne pourrait que hâter la fin. Toutefois je consens au traitement palliatif qu'elle désire, et, saisissant aussitôt l'occasion d'un tête-à-tête, je renvoie la belle-mère avertir Tereza de préparer ce qu'il me faut.

1. Béatrice TESSIER, de Woonsocket, R.-I.



Les huttes aux toits de chaume où sont hospitalisés
les malades de Rumphu.

La Sainte Vierge que j'avais invoquée m'inspire de réciter à haute voix, en citumbuka, l'invocation: « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. » « *Enya* », fait de nouveau la mourante. La voir si bien disposée m'engage à lui demander si elle désire être baptisée pour devenir l'enfant du bon Dieu; si elle croit en Dieu, si elle espère en lui, si elle l'aime et regrette ses péchés. Des *enya* bien distincts me décident à la faire chrétienne. Alors, dans cette chaumière africaine, éclairée d'un méchant feu de branchages, se passe une scène digne apothéose de la solennité des bienheureux du paradis! Sous l'onde baptismale, un front noir se fleurit des lis d'une pureté neuve...

Je suis encore à essayer l'eau quand arrivent Tereza et la commissionnaire. Avec peine nous réussissons le traitement; puis, me penchant sur Maria qui repose maintenant la tête sur les genoux de sa belle-mère, je lui souhaite bonne nuit. Pour toute réponse, elle soulève les paupières et me jette un long regard reconnaissant.

Dès le petit matin, on m'envoyait chercher: Maria était morte au premier chant du coq, c'est-à-dire vers les 2 heures. Je trouvai la belle-mère toujours accroupie près d'elle. Je lui dis ma peine de n'avoir pu sauver cette jeune maman qui laisse deux petits enfants. La femme me raconta alors comment Maria avait expiré, calme et heureuse, après lui avoir confié que les saints l'appelaient avec eux en paradis; que, baptisée, elle s'en allait vers le bonheur des chrétiens.

Maria avait parfaitement compris l'incalculable privilège dont elle avait été l'objet; si bien qu'elle avait cru devoir le révéler à celle qui lui tenait lieu de mère, et par elle, à son lointain village.

Couronne de lis sur front noir...

Dans l'assemblée de la « Toussaint », l'Église du Nyassa-Nord compte une bienheureuse qui intercède pour ses frères.



Le fidèle qui vit sa vie divine prend conscience de sa qualité de membre de l'Église, laquelle constitue le Corps mystique. Ces liens de fraternité surnaturelle sont pour lui autant de motifs nouveaux de charité. Dès lors, son programme d'action et de vie dépasse forcément le point de vue de sa destinée individuelle, il sait qu'il a été fait soldat du Christ pour qu'il puisse vaincre son corps. Dans la parabole des envoyés à la vigne, le Sauveur sort à différentes heures de la journée. Chaque fois il trouve des ouvriers oisifs. Devant ce fait, son désir est toujours le même: « Allez à ma vigne. » Même à la dernière heure où il ne reste plus que peu de temps, il envoie les ouvriers avec urgence même en les grondant, pour nous montrer qu'il faut éviter toute oisiveté dans le travail pour l'avènement du Royaume.

S. Exc. Mgr G.-L. PELLETIER,
évêque des Trois-Rivières.

Lettre de Madagascar

Aux membres des Ouvroirs de Montréal

CHÈRES AMIES DES MISSIONS,

Je me sens parfaitement chez moi au milieu de vous; et vous me reconnaissez, n'est-ce pas? bien que je sois devenue Malgache. Le teint a changé, mais seulement cela. L'attachement à sa nationalité ne se fait que plus vivace à mesure que l'on s'éloigne de son pays! Et nous, nous sommes si loin!

Il m'est impossible de vous oublier: notre chapelle, la plus petite de toutes, a été presque totalement garnie grâce aux dons des Ouvroirs de Montréal. Le bon Dieu doit trouver que les dames du Canada lui ont préparé un nid accueillant dans une contrée où il est encore peu connu et aimé. Merci, chères amies des Missions! Nos prières vous sont assurées jusqu'à l'éternité.

Je devine que vous aimeriez savoir quelque chose de la mystérieuse île de Madagascar. Ce que je puis vous apprendre de la région de Morondava ne concordera peut-être pas avec ce que d'autres missionnaires vous diront de la leur: la mentalité, le dialecte, les coutumes varient suivant les régions et les tribus. Sur la côte ouest, où Morondava est située, habite la tribu des Sakalaves. Ces indigènes, paraît-il, ont été déjà rebutés par l'étranger et se sont retranchés dans la défiance. Je n'ai pu vérifier cette appréciation: jusqu'ici, je n'ai rencontré que sympathie et dévouement. Nos Malgaches brillent par leur honnêteté; même les enfants ont le respect de la propriété d'autrui. Il y a bien les voleurs de bœufs!... mais ici, voler un bœuf est considéré comme un acte de bravoure! Ces voleurs spécialisés vont en prison un temps, puis sont employés à transporter l'eau aux maisons des Européens. M. le Maire nous a donné trois de ces prisonniers pour les corvées d'eau et de bois, et pour la garde d'un terrain où nous allons faire la lessive à trois kilomètres de notre couvent. Nous sommes ainsi bien protégées par des repris de justice! Moi qui mettais verrous et chaînes aux portes de la Maison-Mère, je me contente à présent de ficelles sans m'émouvoir davantage!

La région est pauvre, le sol peu fertile: rien que du sable blanc. L'engrais est rare comme l'or; il ne vaut donc pas la peine de se procurer de charrue. Les arbres fruitiers produisent assez bien: cocos, citrons, bananes, mangues, papayes, mais les légumes ne poussent pas. Pendant la saison chaude, il fait trop chaud; pendant la fraîche il ne pleut jamais: par conséquent, pas d'eau pour l'arrosage. Alors on reste pauvre. Cela n'a pas l'air de tracasser les indigènes qui se contentent de riz et de pois du Cap.

Bien entendu, ils n'ont pas d'argent pour construire des routes. De Morondava à Tananarive — sept cents kilomètres environ — l'on met trois jours à couvrir ce trajet durant la belle saison; un mois en la saison des pluies. Je pense que sur le réseau des routes canadiennes, cette distance se franchirait



en douze heures! Pas plus que de chemins, les Malgaches ne peuvent se payer de professeurs. Certaines écoles comptent de cent cinquante à deux cents élèves par classe! La nôtre est des mieux partagées: la classe la plus nombreuse ne dépasse pas soixante-dix. Tous les jours je visite cette école qui ne me rappelle en rien le Jardin de l'Enfance du Chemin Sainte-Catherine...

La femme malgache est plutôt modeste et va pieds nus. Elle porte gracieusement sur les épaules un *lamba*, morceau de soie ou de cotonnade qu'elle rejette en arrière. Elle soigne surtout la beauté de sa chevelure et de ses pieds. Ses cheveux sont tressés en une vingtaine de nattes fines, lesquelles sont ensuite tressées entre elles de façon à ne former que deux nattes. L'huile de coco, employée avec libéralité, ajoute à l'élégance de la coiffure en la tirant très lisse. Ce n'est pas laid, mais c'est fatal aux oreillers!

Lorsqu'un jeune homme demande une demoiselle en mariage, de part et d'autre, la première chose que l'on remarquera, ce sont les pieds! La première réflexion que l'on a passée sur nos personnes s'est arrêtée à nos talons... Je crois qu'il serait charitable de juger ainsi le prochain par les pieds: la tête offre toujours beaucoup plus de défauts...

Chères amies des Missions, je vous invite à Morondava pour les vacances. A la vérité, vous n'y découvrirez rien de beau, mais vous repartirez trouvant encore plus beau le cher Canada que le bon Dieu a extrêmement favorisé sous tous les rapports. Dernièrement le Canal de Mozambique envahissait notre cour à coups de vagues très fortes poussées par un vent de cyclone. Les incidents de ce genre ont du bon: ça coupe la monotonie et ça empêche l'ennui.

Au revoir, chères bienfaitrices. Je demande à la Sainte Vierge de vous bénir en retour de vos charités. Vous n'aurez peut-être pas le plaisir de voir les joies que vous causez; vous n'en aurez que plus de mérites.

Une Missionnaire qui vous demeure bien attachée,

Sœur SAINTE-ADÉLAÏDE¹, M. I. C.



L'Église ne connaît pas de chrétiens « irresponsables ». A travers moi, Dieu rêve de sauver telle et telle âme: je ne puis me dérober. Il veut son salut par mon intermédiaire et Dieu est toujours pressé de se communiquer. Quand donc comprendrons-nous la parole du Seigneur à sainte Angèle de Foligno: « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée »? Ce n'est pas Dieu qui veut que le salut tarde et la lenteur n'est pas une loi de sa Providence. Au contraire, c'est le péché de l'homme qui entrave l'œuvre de Dieu.

S. Exc. Mgr SUENENS (*La Théologie de l'Apostolat*).

1. Adélaïde TREMBLAY, de Saint-Cyprien de Témiscouata.

Le vieillard philippin

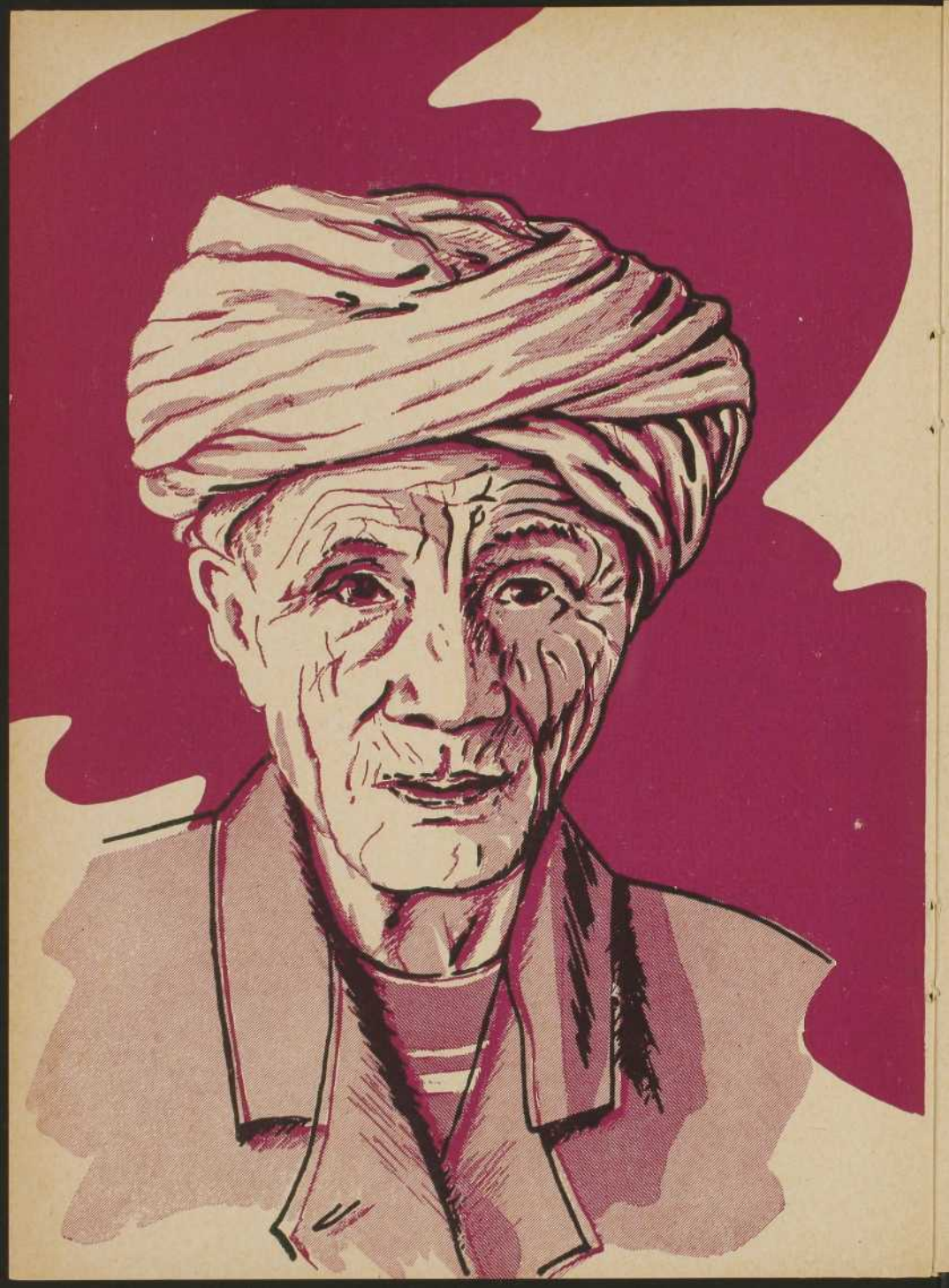
par Sœur SAINT-EDMOND¹, M. I. C.

C'est un homme heureux que vous rencontrez toujours arborant un large sourire. Dans ce visage brun, cousu de rides, perce un regard vif quelque peu malicieux où semble s'être réfugié un reste de jeunesse. Grand-père s'adonne aux travaux des rizières, à la cueillette du sel marin ou à la pêche au filet. Mais quand le poids des ans voûte davantage ses épaules, alourdit sa démarche, il échange ces besognes assez rudes pour les occupations du foyer : l'entretien des fleurs du parterre, le soin de la basse-cour, ou encore — ce qui permet à la jeune maman d'aller gagner à son tour — la garde des tout petits. Grand-père remplit cette dernière fonction avec une sollicitude sans pareille. On le voit promener pendant des heures la troisième génération : le bébé dans les bras, l'autre par la main ; un plus grand trotte derrière. Tous les enfants du voisinage comptent parmi ses amis : il s'intéresse à leurs jeux, arbitre leurs problèmes, partage leurs rires. Entre temps, il fabrique des rets de pêche, des paniers de bambou et de ces immenses chapeaux coniques, appelés *salakot*, qui se tressent à même la feuille du bananier. Tout ce bricolage lui rapporte quelque monnaie qui aide à payer le riz et le poisson de la famille.

Malgré ses mille et un emplois, le vieillard philippin ne saurait manquer, chez le barbier ou au café du coin, la réunion quotidienne des anciens du canton. Le cercle se retrouve toujours le même et la conversation roule, animée : pots de jour, politique, affaires, héritages. Ces vieux connaissent toutes les familles du village avec leur histoire propre. Ils aiment aussi faire des incursions dans le glorieux passé. La révolution, les guerres sont souvent évoquées, et immanquablement le conteur en émerge avec figure de héros... Sans interruption, narrateurs et auditeurs mâchent la noix d'Arec si populaire chez les Orientaux. Cette noix consiste en une mixture de tabac et de chaux à laquelle s'ajoute un petit fruit rouge ou *bunga* qui fournit son arôme et sa couleur brique. Le tout est enveloppé dans la feuille de bétel ou *ikmo*. Et c'est délicieux, paraît-il : « Masarap! masarap! » Et surtout cela donne de la vigueur, stimule l'appétit, prolonge la vie. Les mâcheurs de bétel et de noix d'Arec peuvent prétendre à l'âge vénérable de quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et même cent ans!

Une bonne partie d'échecs termine le rassemblement de l'après-midi. Le vieillard rentre alors au logis, promenant sur sa campagne un regard affectueux et protecteur. Voici la maison de Dieu qui est bien un peu aussi la sienne. Combien de fois n'a-t-il pas raconté aux jeunes comment, adolescent comme eux, il a travaillé à sa construction! Et sa patrie, comme il l'aime! cette terre des Philippines si enchanteresse avec ses rivages de sable doré, son soleil

1. Irma DE LADURANTAYE, de Cap-Saint-Ignace.



trionphant, sa végétation glorieuse, ses forêts de palmiers qui déploient leur panache dans un azur unique! Pourtant les sympathies du vieux Philippin ne s'arrêtent pas aux limites de son pays. Bien qu'il ne possède pas beaucoup de notions géographiques, il sait que par delà les mers s'étendent des contrées où vivent des peuples différents du sien.

« Père, questionnait un jour Pedro, est-ce que les gens de votre pays mangent du riz ?

— Non, Pedro. Le riz ne croît pas chez nous: il fait trop froid.

— Eh! Père, de quoi donc se nourrit le peuple? Achète-t-il du riz des autres pays?

— Non, Pedro. Chez nous le peuple mange du pain.

— Père, y a-t-il des gens malheureux chez les autres peuples? Oh! comme je voudrais que tout le monde fût heureux comme moi! »

Car lui, Pedro, il est réellement heureux. Il a tout ce qu'il désire et n'envie personne. Et pourtant il n'a jamais été riche et n'a vécu que de sa rizière et de son filet de pêche.

Des sciences humaines, grand-père n'a qu'un mince bagage: de son temps, on ne fréquentait pas le collège. Mais il a appris, à même l'expérience de la vie, la science merveilleuse de se contenter de peu et de renoncer aux désirs vains qui rongent la paix et la joie. Ce n'est pas que la souffrance l'ait épargné! elle l'a souvent visité, mais l'a toujours laissé calme et résigné. « Mon enfant, mon cher enfant, soupirait un vieillard en fermant la tombe de son fils, pour quoi es-tu si tôt parti? Pourquoi es-tu parti et non pas moi qui suis vieux et solitaire? Salvio, mon fils, dis-moi: qui va maintenant prendre soin de tes petits enfants? Écoute, mon fils, reviens! Nous serions tous si heureux de revoir ton visage! Puis, laisse-moi partir à ta place! » Cette coutume d'autrefois d'exhaler sa douleur sur la tombe d'un être chéri subsiste encore chez les anciens.

Un de ces matins, le missionnaire apprenait que l'octogénaire Nestor était très malade. Il l'alla voir immédiatement, convaincu que cette existence s'achevait. Il le réconforta, lui administra les derniers sacrements. Mais... Nestor ne mourut pas; il est aujourd'hui bien vivant, bien portant. « Je remercie le bon Dieu, dit-il, de son Extrême-Onction qui m'a rendu plus fort qu'auparavant... Je vais encore pouvoir travailler pour mes petits-enfants. » Au fait, grand-père est chéri de sa nombreuse postérité: fils et petits-fils.

« Quel âge avez-vous? demandai-je un jour à Sergio.

— J'ai soixante-douze ans.

— En quelle année êtes-vous né?

— En 1873.

— Alors, vous n'auriez pas plutôt quatre-vingts que soixante-douze?

— Oh! ma Sœur, ce doit être vous qui faites erreur. Sûrement pas moi! »

Sergio, en voilà un encore qui a le cœur content! En partant il pourra léguer à sa grande famille l'exemple d'une vie laborieuse, unie, et d'un bonheur simple.

Ces patriarches philippins sont mes amis. Ils me remettent sans cesse en mémoire les béatitudes: « Bienheureux les pauvres en esprit... Bienheureux les humbles et les doux... le royaume des cieux leur appartient. » Je m'attends vraiment de les retrouver, joyeux et rajeunis, dans le royaume éternel.

Lettre de Hong-Kong

Joies et peines d'une famille convertie

CHÈRE SŒUR SAINT-ÉTIENNE ¹,

Il me semble qu'il y a fort longtemps que vous avez quitté Hong Kong. Jamais plus nous ne nous reverrons avant la rencontre à la maison du Père: ce que je suis maintenant en droit d'espérer, puisque le baptême a fait de moi l'enfant du bon Dieu.

Alors que j'étais élève à Tak Sun, avant la guerre mondiale, une des Sœurs nous avait raconté la vie de Notre-Seigneur, et il me souvient d'avoir été profondément remuée par le récit de la Passion. J'en avais conçu de la sympathie pour la personne de Jésus, sympathie que j'emportai à travers les bouleversements de la guerre et qui grandit encore en fréquentant, plus tard, l'École du Précieux-Sang. Je souhaitai même devenir membre de l'Église catholique. Ce désir, je le dévoilai lorsque je pris contact avec Sœur Marie-Alvarez ² et avec vous.

A l'été de 1952, Sœur Marie-Alvarez voulut bien nous aider, ma famille et moi, en demandant au R. P. Toner de nous visiter, ce qu'il fit volontiers peu après la fête de l'Assomption. Tout alla pour le mieux. Bientôt nous obtînions la permission de recevoir le baptême: sans doute le bon Dieu exauça-t-il si promptement notre requête à cause des prières ferventes et persévérantes offertes pour nous! Le dimanche 20 décembre dernier, *Father Orlando* nous administrait le sacrement en l'église *Saint Teresa*. Le matin suivant, nous faisons notre première communion à Tak Sun.

Kwok Kay, désormais Béda Lawrence, étudie à Wah Yan, chez les Jésuites. Et moi, désormais Teresa-Marie, je continue mes études au couvent des Sœurs de Maryknoll.

Maman vit des heures affreuses: sa mère, ses trois frères, sa sœur et ses belles-sœurs, qui demeuraient autrefois à Shameen, sont durement traités en Chine

1. Aurore PLOUFFE, de Montréal.

2. Noëla BRISSON, de Cornwall, Ont.

communiste par les gens de leur village natal. Il y a quelques mois, le deuxième frère de maman était condamné par un tribunal populaire à cinq ou six ans de prison parce que propriétaire. Sa femme n'a pu supporter le coup et s'est suicidée. Leurs deux enfants vagabondent affamés; il n'est permis à personne, pas même à quelqu'un de la parenté, de leur donner de la nourriture. Le cinquième frère de maman, qui travailla pour la cause nationaliste avant la prise de Canton par les Rouges, est étroitement surveillé, quoique libre encore. Le reste de la famille va souffrir de la faim, car on ne leur a laissé que pour un mois de riz, et cette maigre ration doit durer jusqu'à la prochaine récolte! Je vous serais bien reconnaissante de prier pour eux.

Si vous visitez les parents de Sœur Marie-Alvarez, présentez-leur mes sentiments de haute considération, spécialement à sa mère. Dites-lui bien de ne pas s'inquiéter de sa petite fille, car Notre-Dame veille sur elle. Dieu la veut à Hong Kong pour sauver des âmes; il lui doit donc de protéger sa vie. Et puis, assurez cette chère maman que ma famille et moi regardons Sœur Marie-Alvarez comme la meilleure amie que nous ayons jamais eue.

Ma mère vous offre, chère Sœur, ses hommages respectueux. J'y joins les miens.

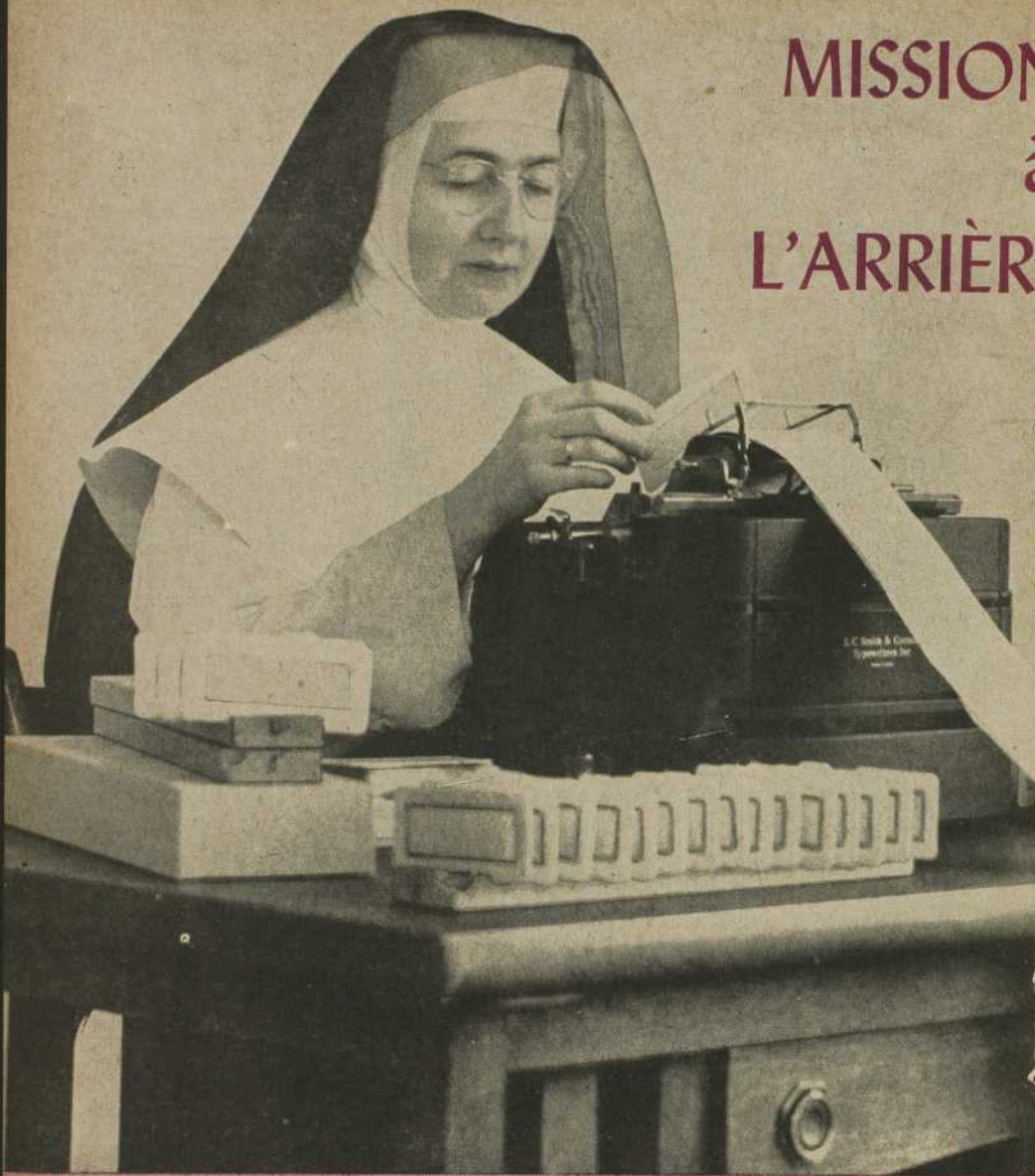
PHYLLIS IP,

(Traduit de l'anglais.)



SŒUR SAINT-PIERRE-APÔTRE (LÉOCADIE LANDRY, DE SAINT-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE) DISTRIBUE DES VÊTEMENTS AUX RÉFUGIÉS DE HONG KONG.

MISSION à L'ARRIÈRE



Propager l'idée missionnaire, faire connaître les travaux
de l'armée apostolique, telle est la mission des Religieuses.

NNAIRES à E-FRONT



avaux, les besoins de ceux qui luttent à l'avant-garde
religieuses employées à la diffusion du « Précurseur ».



Fournir de lingerie, remèdes, etc., les Missions des cinq parties du monde, c'est aussi faire oeuvre missionnaire.



Et s'initier à la photographie en vue de contribuer à l'illustration des revues missionnaires, c'est encore s'adonner à l'apostolat.

Coup de hasard ou manoeuvre divine ?

par Sœur MONIQUE-DU-SAINT-SACREMENT¹, M. I. C.

Le hasard n'est qu'un mot. Tous les événements qui forment la trame d'une vie humaine sont régis — à l'insu même de ceux dont la myopie spirituelle ne laisse voir partout qu'heureuse ou malheureuse fortune — par une main puissante et bonne qui poursuit, dans ses œuvres, d'éternels et d'immuables desseins.

Au missionnaire qui a détourné les yeux des êtres qui lui sont chers pour les reporter avec plus de sollicitude sur les âmes auxquelles il a consacré son existence, il est donné parfois de suivre en celles-ci, et avec quel émerveillement! les mystérieuses opérations de la Providence rédemptrice.

C'est arrivé comme cela, tout simplement au *hasard* d'une récollection. Elles étaient quarante jeunes Japonaises venues ce jour-là retremper leur âme au climat du couvent de l'Immaculée. Cette Reine reçut-elle jamais un hommage sans le payer de retour? La récollection était à peine finie qu'une jeune fille se présente: le *myago* (cadeau) de la Vierge!

« Je suis Akiko Hasegawa. Mon oncle, paralysé depuis sept ans, demeure non loin d'ici. Je suis certaine que votre visite lui ferait du bien. Auriez-vous la bonté de l'aller voir ?

— Mais avec plaisir! Ce soir même une de nos jeunes filles fera avec vous le trajet afin de nous renseigner sur la route. »

Encouragée par un acquiescement si spontané, la demoiselle continue: « L'année dernière, mon oncle allant plus mal, je crus sage, après lui avoir donné quelque instruction sommaire, de lui administrer le baptême qu'il acceptait d'ailleurs avec joie. Mais Dieu voulut qu'il se remit peu à peu, en sorte que le problème de parfaire ses connaissances religieuses se pose maintenant avec acuité. Impossible pour lui, invalide, de suivre un cours régulier de catéchisme. D'autre part, je ne puis moi-même assumer cette charge, mon travail m'obligeant à résider en dehors de Tokyo. Comme je viens de découvrir au *hasard* d'une promenade que votre maison se trouve à peu de distance de chez lui, je me suis demandé s'il ne vous serait pas possible de l'instruire afin qu'il puisse faire sa première communion avant de mourir.

— C'est entendu, nous irons dès demain », de promettre notre Sœur, admirant combien royalement l'Immaculée accusait réception des prières montées ce jour-là jusqu'à son trône.

Le lendemain donc, Sœur de l'Enfant-Jésus², accompagnée d'une de nos aspirantes japonaises, se rendait chez le protégé de la Vierge. Le vieillard les

1. Monique CLOUTIER, d'Ottawa.

2. Florentine DANSEREAU, de Verchères.

accueillit avec joie, et dès ce jour furent inaugurés ces cours de catéchisme qui devaient ramener nos Sœurs à son chevet, deux fois la semaine, trois mois durant. Avec quelle avidité le malade écoutait leurs paroles, les considérant, ainsi qu'il le dira lui-même plus tard, comme des messagères du ciel envoyées par le bon Dieu pour illuminer de bonheur le déclin de sa vie. Quant à nos Sœurs, elles ne se laissaient pas d'admirer la douce résignation avec laquelle l'infirmes supportait les souffrances et incommodités inhérentes à son état.

Le Vendredi Saint, le R. P. Larose, O. P., curé de notre paroisse, se rendait chez lui pour entendre sa confession et s'assurer de ses dispositions. Lorsque au début des cours nous avons parlé de cette visite, le bon vieux, en vrai Japonais, avait protesté: « Mais il ne vaut vraiment pas la peine de déranger un personnage si important pour un pauvre homme comme moi! Si vous le vouliez bien, je pourrais vous faire ma confession comme cela, tout simplement! » Il nous confiera après son entrevue avec le Père: « J'avais l'impression très nette que c'était le Christ lui-même qui venait à moi. »

Enfin se leva le jour si ardemment désiré et préparé avec tant d'amour! Le 18 avril, dans une petite mansarde grise perdue dans le grand Tokyo, un premier communiant de soixante-dix ans recevait en son cœur avide celui qui est tout à la fois le Roi des rois, le Père des pauvres, l'Espérance des ma-

SEUR MONIQUE-DU-SAINT-SACREMENT (MONIQUE CLOUTIER, D'OTTAWA), MISSIONNAIRE
À TOKYO, JAPON.



lades. Ce matin-là, comme à Zachée autrefois, Jésus murmura-t-il à cette âme de foi simple et confiante: « Le salut est entré dans ta maison »? Quelques jours plus tard, la jeune fille du paralytique nous pria de l'instruire de cette religion qui dépose tant de paisible bonheur dans l'âme de ses adeptes. Et l'épouse? Tout laisse augurer qu'elle aussi se rendra bientôt à la lumière de l'Évangile. Assise dans un coin reculé de la pièce, afin de n'être pas vue de son mari, elle a écouté avec une rigide attention tous les cours de doctrine donnés par les Sœurs au malade. Espérons qu'un jour prochain cette famille privilégiée, avec laquelle un divin *hasard* nous a mis en relation, entrera tout entière dans la grande société d'amour qu'est l'Église catholique.

La Madone de Yamada

Comment fut découverte cette Madone? Voici son histoire telle que répandue parmi le peuple. Il y a environ cinquante ans de cela, une jeune Japonaise païenne travaillait dans les champs derrière la maison de ses parents, à Yamada, village de quelque deux mille habitants. Soudain éclata un violent orage: des éclairs fulgurants sillonnaient le ciel et le tonnerre grondait de si terrible façon que la jeune fille courut chercher abri sous un arbre. Alors parut une très belle Dame qui vint à elle et la réconforta, lui disant de ne pas craindre. L'orage passé, la paysanne aperçut dans l'herbe l'image en pierre de cette Dame. Croyant qu'il s'agissait d'un bouddha perdu depuis longtemps, elle raconta son aventure, et la statue fut offerte à la vénération populaire. En même temps, la jeune fille annonça que tous les membres de sa famille mourraient chrétiens.

Les années ont passé. Il y a deux ans décédait la paysanne devenue grand-mère. Elle avait été baptisée sur son lit de mort par sa petite-fille, une catholique. Aujourd'hui, presque toute cette famille de manufacturiers de soie est chrétienne. J'eus le grand privilège d'administrer le sacrement de confirmation à plusieurs d'entre eux avec permission spéciale de l'Internonce au Japon. Alors que j'étais encore là-bas, seul un oncle n'était pas encore entré dans l'Église et il étudiait la doctrine.

Et voilà l'histoire locale de la Madone de Yamada. La Vierge apparut-elle jadis? Nous ne savons. Le gouvernement a reconnu la statue de pierre comme objet d'intérêt historique et ainsi nous ne pouvons l'admettre dans nos temples. On peut la voir au jardin du marchand de soie où les païens vont la prier. Mais pour nous, chrétiens, elle représente la Sainte Mère de Dieu qui protégea la foi des chrétiens du pays durant la longue nuit de l'Église japonaise.

R. P. Daniel EHMAN, C. SS. R.

(Extrait de *Madona*.)

Sotsugyo

par Sœur du SAINT-NOM-DE-MARIE¹, M. I. C.

Le *sotsugyo* ou collation des diplômes suit toutes les étapes de la scolarité au Japon: le Jardin de l'Enfance, les cours primaire, secondaire, supérieur, l'Université. Cette cérémonie revêt partout la même solennité officielle d'après des rites déterminés. Tout d'abord jamais plus qu'un membre par famille n'y assiste.

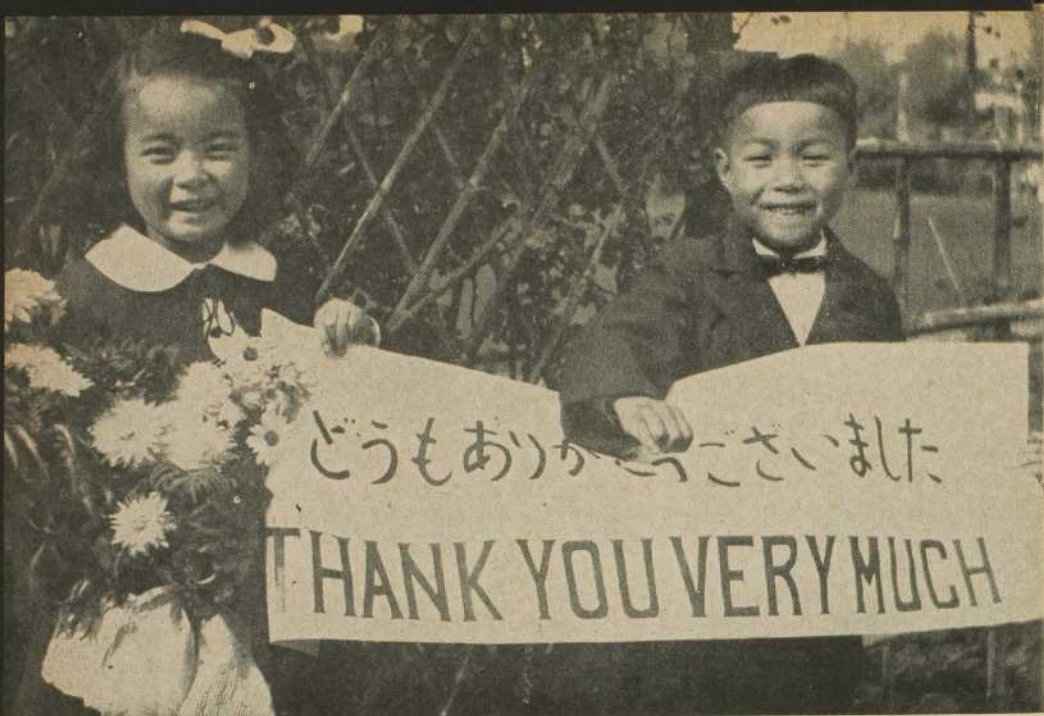
Les écoles japonaises comprenant toujours plusieurs classes de finissants, un seul élève de chaque groupe est appelé à recevoir les diplômes de tous. Il les dépose sur une table, car les parchemins ne sont remis qu'à la fin de la cérémonie, et privément dans les classes, par les titulaires respectifs. Mais en quoi consiste au juste le *sotsugyo* ?

En beaucoup de discours! Il s'ouvre par le chant de ralliement de l'école et le speech du Directeur. Puis le plus méritant de chaque promotion étant allé chercher les diplômes, les élèves s'assoient sur leurs talons pour écouter les discours des invités d'honneur: M. le Maire, M. le Ministre de l'Instruction publique, les anciens de l'école, lesquels prodiguent, avec leurs félicitations, force conseils. D'ordinaire, l'auditoire en a pour deux heures à écouter ainsi, après quoi quelqu'un d'entre les parents se lève pour remercier au nom des familles intéressées. Le chant de graduation clôt cette première partie de la fête. Commence alors la *Sha on kai*, fête de reconnaissance où les finissants offrent à leur Alma Mater un cadeau-souvenir, et à leurs professeurs, un banquet. Il va sans dire que les finissants ont été fêtés auparavant par les plus jeunes qui leur ont joué une pièce.

Le 19 mars avait lieu le *sotsugyo* de nos grandes élèves du cours commercial. La fête fut plutôt intime puisque l'assistance ne comptait que les mères de nos onze graduées. La joie rayonnait sur les visages: ces diplômes de sténographie et de dactylographie venant d'Amérique constituent une récompense hors prix aux sacrifices que ces jeunes Japonaises ont dû s'imposer pour ajouter ces études spéciales au cours supérieur qu'elles poursuivent en même temps. La cérémonie débute par le chant *Mother Dear, O Pray For Me*. Suit la collation des diplômes, et chaque diplômée reçut comme souvenir le beau livre *Life Giving Truth* de Mère Britt, religieuse du Sacré-Cœur.

Une Japonaise, se faisant l'interprète de Sœur Supérieure, félicita les finissantes des succès remportés dans leurs études, grâce à leur application

1. Rita BLAIS, de Thetford-Mines.



ÉLÈVES DE L'ÉCOLE PRIMAIRE DE WAKAMATSU, AU JAPON.

soutenue et à l'aide divine. Elle exprima le regret que nous ressentions de les voir s'éloigner de cette école Saint-François-Xavier où pendant trois années, tout en acquérant des connaissances fort utiles, elles ont appris la science de Dieu. « Quelques-unes d'entre vous, continua-t-elle, ont eu l'immense bonheur de devenir chrétiennes. Nous espérons que jamais vous n'oublierez les bons enseignements reçus ici et que vous serez fidèles à la voie que Dieu vous montre. Nous vous invitons à revenir nous voir le plus souvent possible; nous serons toujours heureuses de vous accueillir. »

Puis les élèves de première année du cours commercial offrirent à leurs aînées des cadeaux-souvenirs ainsi qu'une gerbe de fleurs.

En réponse à ces hommages, les élèves montèrent à tour de rôle sur la scène pour adresser la parole. Elles aimèrent à évoquer des heures douces entre toutes; l'une parle de la première bénédiction du Saint Sacrement qu'elle vit à l'école et du motet *Ave Mundi Gloria* chanté en la circonstance. C'était en la fête de Sœur Supérieure. « Nous ne savions pas, dit-elle, ce qu'était une Bénédiction du Saint Sacrement. Cette première visite à la chapelle, toute parée de fleurs et de lampions scintillants, ne s'effacera jamais de notre mémoire! » « Quand nous sommes venues ici, dit une autre, nous ne connaissions pas le bon Dieu; nous n'en avons jamais entendu parler. A cette école, non

seulement avons-nous eu le privilège de le connaître par les cours de catéchisme du R. P. Curé, mais quelques-unes d'entre nous ont même eu la joie d'être admises dans l'Église. »

Le moment de la séparation vit perler des larmes dans les petits yeux si souvent énigmatiques de nos étudiantes japonaises. Elles ne cachèrent pas leur regret d'avoir à dire adieu aux beaux jours vécus à l'école Saint-François-Xavier. Elles promirent de nous revenir souvent.

Étudiants catholiques au Japon

Tokyo (A. I. F.). — Parmi les 237 étudiants de l'Université Sophia qui ont reçu leurs diplômes en mars 1953, il y a 83 catholiques, dont 23 séminaristes. Parmi les 60 non-séminaristes, 34 se sont convertis durant leur séjour à l'Université. La « Sophia », dirigée par les Jésuites, est la plus ancienne Université catholique du Japon.

(Fides.)

* * *

Prière chinoise

Avant de traduire les Évangiles en sa langue maternelle, le Docteur Wu composa la prière suivante pour demander l'aide de la Sainte Vierge:

*Sainte Mère, Épouse du Saint-Esprit,
Aidez-moi à tisser la tunique chinoise de votre Fils, le Verbe divin.
Faites-la sans couture, jolie et seyante.
Donnez-lui le style oriental,
Parfumez-la d'encens,
Préservez-la avec du musc,
Brodez-la d'or
Et en même temps, faites-la légère et agréable pour lui, à porter.
Partagez avec moi quelques-uns des cadeaux que vous donnèrent les Mages.
Avec, en plus, la bénédiction qu'ils reçurent.
En un mot, Mère, faites le travail pour moi.
Car personne, mieux que vous, ne connaît les mesures et les goûts de votre Fils.
Je veux coopérer comme apprenti-tailleur.*



HAÏTI

Une oeuvre nouvelle à Roche-à-Bateau

par Sœur SAINT-ALPHONSE-DE-LIGUORI¹, M. I. C.

L'Œuvre de la Maternité a débuté à Roche-à-Bateau le 15 janvier 1951. Jusque-là des sages-femmes sans entraînement spécial et suivant des méthodes primitives, imbues de superstitions, avaient dispensé leurs soins aux mères et aux nouveau-nés. Résultat: le tiers des enfants environ mouraient du tétanos au bout d'une semaine.

Un jour que j'avais été appelée pour un cas d'éclampsie et que j'en revenais un glaive au cœur de ce que j'avais vu, je me demandais quels moyens prendre pour améliorer le sort de ces pauvres mamans. Mes conseils ne servaient guère; on me répondait: « Ces procédés des pays étrangers, ça ne peut s'appliquer ici. » Que faire donc?

La question se régla sur-le-champ et comme d'elle-même; et la réponse fut: Ermita, jeune Haïtienne de vingt-cinq ans, distinguée, vertueuse, d'un grand dévouement. Ce jour-là, elle m'attendait au dispensaire: il lui arrivait souvent de venir causer avec Mère infirmière qui a soigné pendant un an sa chère petite sœur Nata et l'a ramenée à la vraie foi avant de mourir. « Ermita, dis-je, la regardant comme envoyée par la Providence, n'aimeriez-vous pas vous dévouer auprès des vôtres en adoptant la portion la plus noble et la plus sublime de l'humanité, mais la plus abandonnée ici: les pauvres mamans?

1. Simone LEBGEUF, de Fortierville.

— Mère, me répondit-elle surprise, c'est que je n'ai pas d'entraînement...

— Réfléchissez. Consultez votre grande sœur (leur mère est morte), et si toutes deux vous consentez, je demanderai à M. l'Administrateur de l'hôpital des Cayes, où se trouve une Maternité moderne, de vous donner des cours spéciaux. »

Le lendemain, une Ermita enthousiaste acceptait: « Ma grande sœur et moi sommes d'accord. » Alors je lui parlai encore plus sérieusement: « Chère enfant, il vous faudra être prête à vous dévouer sans compter, à accepter avec générosité tout ce que cette carrière offre de répugnant à la nature; soigner les pauvres avec la même bonté, la même charité que les riches; voyager à cheval par tous les temps et par tous les chemins; passer des nuits au chevet de personnes souvent ingrates et sans éducation. Pensez à tout cela. »

Ermita eut un moment de profonde réflexion, puis répondit avec fermeté: « Je suis prête à tout. »

Le médecin de l'hôpital des Cayes acquiesça avec joie à ma proposition, disant avoir lui-même souhaité la création de Maternités pour les populations de la Côte et des mornes. Tout en préparant son départ, Ermita se familiarisa au dispensaire avec les termes techniques d'obstétrique, apprit à donner des piqûres et les principaux traitements. Elle montrait réellement beaucoup d'aptitudes.

Aux Cayes on fut content d'elle. Elle y passa neuf mois, étudiant et travaillant sous la direction d'un obstétricien compétent; après quoi elle rentra à Roche-à-Bateau avec un certificat de sage-femme. Au dispensaire, une pièce lui avait été aménagée. Grâce aux généreux bienfaiteurs d'Amérique, on trouve dans cette Maternité tout le nécessaire: une table d'examen, une armoire pourvue de layettes et de ces jolies petites robes sortant de nos ouvriers, du savon, de la poudre, des biberons, etc. Une autre armoire contient une trousse de garde-malade, des instruments, des médicaments, de la lingerie pour les mamans. Sur une petite table, une balance moderne pour bébés. Tout est propre, les meubles reluisent, verts et blancs. Ermita prit possession de son nouveau domaine et s'appela désormais « Miss », ainsi que l'on désigne les gardes-malades en Haïti. Depuis ce temps, et il y a un peu plus de deux ans de cela, la Maternité a fait merveille. Les commencements n'ont pas été faciles; on redoutait les méthodes modernes: on criait à mort quand on voyait la mère, le jour même de la naissance de son enfant, couchée bien propre dans des draps blancs, le poupon tête nue, habillée d'une chemise de flanellette rose, et cela dans une pièce ayant portes et fenêtres ouvertes! Et ce qui surprenait encore davantage, c'est que l'enfant fût baptisé sans délai.

Miss sut gagner tous les cœurs par sa bonté, son dévouement, ses bons conseils, ses méthodes hygiéniques. On se risqua d'abord à la demander pour avoir son cadeau: la robe, le savon et la poudre. Mais Miss tient son bout: de cadeau il n'y a que pour les enfants légitimes. Dans les autres cas elle donne les soins nécessaires et en prend occasion d'engager les parents à se marier devant le prêtre. Ses services sont gratuits, car l'État lui attribue un salaire.

Cette Œuvre de la Maternité présente de nombreux avantages. Elle tend à promouvoir la réception des sacrements de mariage et de baptême, détourne des pratiques superstitieuses, diminue le taux de la mortalité infantile et celui des enfants morts sans baptême, prévient la maladie chez la mère et chez le nouveau-né, enfin met un peu de bonheur dans des foyers d'une pauvreté inouïe.

Le mercredi de chaque semaine est journée de clinique prénatale et post-natale. Miss prodigue aux mamans les enseignements de l'hygiène moderne et de la morale la plus saine.

Cette Œuvre, une nouveauté sur la Côte, a été grandement appréciée par les médecins du pays, par les Missionnaires et surtout par le si bienveillant évêque des Cayes, S. Exc. Mgr Louis Collignon, qui en a été le plus insigne bienfaiteur. Aux personnes charitables qui désireraient s'intéresser elles aussi à son développement, j'ose confier que, pour la somme d'une piastre par bébé, elles peuvent faire les plus heureux ménages du monde!

Avec Miss Ermita, je remercie sincèrement les dames de nos ouvroirs pour qui nous avons bien une pensée de reconnaissance chaque fois que nous retrouvons l'armoire aux si jolies et si précieuses petites robes...



L'expérience montre que le moyen le plus sûr de préserver et de nourrir la foi, c'est de l'annoncer aux autres. On ne sauvegarde pas le christianisme en l'entourant d'une muraille de Chine, à supposer que cela fût encore possible de nos jours. Un catholique peut-il se borner à « garder la foi » comme un trésor enfoui sous terre? Est-ce pour la « garder » que nous l'avons reçue ou pour la répandre? Que signifie un évangile qui n'est plus communiqué comme une bonne nouvelle, un message qui n'est pas transmis, un feu qui ne brûle pas et une langue muette? Voilà pourtant l'attitude du « bon catholique » qui garde la lumière sous le boisseau. Quelle caricature il présente de la religion qu'il professe! Au début de l'Église on ne découvrirait pas le Seigneur sans aller, sans courir vers son frère, comme jadis André vers Pierre pour lui dire: « *Invenimus Messiam*, nous avons trouvé le Messie. »

S. Exc. Mgr SUENENS (*La Théologie de l'Apostolat*).

* * *

L'amour des âmes est une grâce qui est accompagnée du plus grand nombre de faveurs et qui suppose l'exercice du plus grand nombre de vertus.

R. P. FABER.

Avec mes Croisées

par Sœur JEANNE-D'ORLÉANS¹, M. I. C.

Elles sont là devant moi, mes petites filles, fidèles aux réunions hebdomadaires. Leurs grands yeux curieux de nouveautés me fixent; on dirait des pierres de jais sur du satin blanc! Leur sourire juvénile me rappelle mes années d'écolière... Parmi elles se comptent quelques élèves de l'École Nationale; les autres se recrutent chez les « savantes » élèves de Sœur Jean-Louis² et les « malicieuses » enfants de Sœur Marguerite-des-Anges³.

Pour le moment, elles ne souffrent pas de la disette spirituelle, les Croisées du Limbé! Chaque dimanche, leur aumônier les réunit, alternant les leçons de doctrine et les répétitions de chant; messe mensuelle obligatoire; trésor journalier soigneusement contrôlé... et ce n'est pas tout! Comme j'ai le bonheur de donner des leçons de catéchisme aux adultes, une fois la semaine, sous prétexte de faire traduire mon créole d'étrangère, je m'associe toujours deux monitrices. D'abord elles écoutent, puis à leur tour expliquent: ainsi se formeront-elles peu à peu à l'œuvre catéchistique; ainsi, plus tard, seront-elles en mesure de pénétrer dans ces milieux que nous ne pouvons atteindre.

1. Jeanne-d'Arc NOLIN, de Québec.
2. Rita PAGEAU, de Montréal.
3. Marguerite MALTAIS, de Chicoutimi.

SŒUR JEANNE-D'ORLÉANS (JEANNE-D'ARC NOLIN, DE QUÉBEC).





QUELQUES JEUNES FILLES DE LA CHORALE DU LIMBÉ,
EN HAÏTI.

AU CENTRE, LE R. P. CURÉ; À GAUCHE, SŒUR SAINT-GERMAIN-D'AUXERRE
(GERMAINE LEFRANÇOIS, DE LONGUEUIL), SUPÉRIEURE DU COUVENT DES
SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DU LIMBÉ.

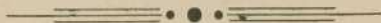
Les vacances débutent cette année par une magnifique promenade à Calumet. Départ tôt le matin. Sœur Jean-Louis m'accompagne, car ces vingt-trois enfants sont bien comme vingt-trois cabris à surveiller! Pour une heure et demie toute cette jeunesse fougueuse bat la route au pas rythmé, chantant à pleins poumons sa joie de vivre. Mais que c'est loin Calumet! Aussi, avant de prendre d'assaut la série des mornes, arrêtet d'une quinzaine de minutes: qu'il fait bon se reposer un brin! Les petites dents dévorent du pain sec. Quand on a grand-faim, on ne pleurniche pas après le beurre! Et de nouveau en route!

La troupe s'engage dans un étroit sentier qui monte, qui monte, et monte encore! Et c'est le morne dans toute sa sauvage beauté, avec son air pur et ses surprises de fraîcheur. Dans un creux d'ombre verte surgit un charmant bassin; et tout à coup, à travers les rochers, là où on s'y attend le moins, jaillissent ces jolies cascades d'eau claire des montagnes. Aux tropiques elles vous chantent la plus ensorceleuse invitation: « Buvez, buvez, mes amis, semblent-elles dire, désaltérez-vous, rafraîchissez vos membres fatigués: le

Seigneur nous a créées pour vous servir! » Les petites filles enlèvent leurs souliers. Comme elles aiment la froide caresse de l'onde tombant sur leurs pieds endoloris aux aspérités du roc!

Il est 11 heures lorsque nous envahissons la Tonnelle, terme de notre promenade et lieu où se célèbre la messe quand passe à Calumet le missionnaire. Notre arrivée est tout de suite éventée, car les habitants accourent de tous côtés nous souhaiter la bienvenue. Ces bonnes gens des mornes vivent entourés de Baptistes et n'ont que rarement l'avantage de rencontrer le prêtre, encore moins les « Mères ». Ils font cercle autour de moi et réclament... une leçon de catéchisme! Alors, pendant que mes Croisées vont s'ébattre à la rivière, je pose des questions: « Combien y a-t-il de Dieu? — *M'pas connais*. — Savez-vous prier? — *M'pas connais*. » *M'pas connais* revient neuf fois sur dix. Quel travail apostolique immense il y aurait à faire ici! Mais ces gens des mornes ne viendraient-ils pas aux cours réguliers du dimanche? Malgré mon invitation, j'en doute fort; et peut-on exiger cela de qui demeure si loin! Combien me touchent les témoignages de respect qu'on s'empresse de nous manifester! Même les Baptistes, si hostiles de coutume aux catholiques, veulent causer avec nous. « Votre passage a fait du bien », devait nous dire au retour l'aumônier de la Croisade. Tant mieux! nous ne souhaitons que cela: que la sainte religion que nous représentons aux yeux de ces paysans, soit un peu plus connue et aimée!

Vers 3 heures sonne le premier appel du ralliement. Mes petites filles réapparaissent: « Il faut déjà partir? », interrogent les minois désappointés. Lentement nous nous acheminons vers le Limbé que nous n'atteindrons qu'à 6 heures. L'entrée au bourg a quelque chose de spectaculaire: en rangs de soldats, ma compagnie chante avec entrain: « C'est nous, Jeunesse étudiante ». Alors toutes les galeries se peuplent de curieux qui applaudissent; tout ce qui dormait s'éveille, tout ce qui jappe aboie... Halte-là! les Croisées passent! Je jouis à plein cœur de ce beau tapage et de cette scène missionnaire. Vivent donc les Croisées et les saines promenades!



Dans la vie du chrétien, qui est une lutte de chaque heure, il n'y a point de quiétude, il n'y a ni quartiers de halte ou de repos, ni refuge pour l'inertie joyeuse. Le royaume des cieus est emporté de force et les violents s'en emparent; il ne se conquiert ni par la pusillanimité ni par la lâcheté.



LE FARDEAU PARTAGÉ

par Sœur SAINT-ROBERT¹, M. I. C.

Céfina et Raymonde sont deux jeunes cousines, amies inséparables que je vois surgir chaque matin au carrefour du chemin. Coiffées d'un large chapeau de latanier, les pieds nus dans la poussière de la route, elles cheminent gaiement, causant de tout, de rien, avec la fraîcheur de leurs cinq ans.

Raymonde apporte des fleurs sauvages dérobées aux bordures du sentier et qu'elle tient emprisonnées dans sa menotte noire. Le panier de Céfina renferme les livres et cahiers des deux écolières et un morceau de casse-croûte qui trompera la faim des fillettes à l'heure de la récréation. Arrivées d'ordinaire quelques minutes avant le dernier son de la cloche, elles jouent aux osselets à l'ombre du vieil amandier, tout au fond de la cour.

Or, un matin, un clair et frais matin de mai, nos bambines ne franchissent le seuil de la classe qu'une heure après la rentrée des élèves. Que s'est-il passé ? Se seraient-elles amusées le long des sentiers festonnés de guirlandes roses ?... Aurai-elles suivi, dans ses gambades légères, le nerveux petit cabri ?... ou trop longtemps, peut-être, auraient-elles laissé l'onde claire du ruisseau rafraîchir leurs pieds fatigués ?...

Non !... et des grands yeux de Céfina perlent des larmes qui se mêlent aux sueurs de son visage. Raymonde, elle, ne pleure pas : je ne l'ai jamais vue pleurer ; elle garde tout, au fond de son petit cœur. Enfin, Céfina s'explique et je comprends l'austère leçon que, sur la route, la vie vient de leur donner.

De bonne heure, elles ont quitté leur *caille* au toit de chaume perdue bien loin dans les montagnes. Avant de partir, la maman a déposé sur la tête de sa chère Raymonde un panier rempli de charbons qui serviront à cuire les légumes qu'au retour du marché elle a laissés chez une amie pour le repas des petites. Mais voilà : le chemin est mauvais et la pente des mornes bien raide ; la mignonne a trébuché avec son lourd fardeau... Les fillettes se sont arrêtées, ont

1. Marguerite HÉTU, de Saint-Sulpice.

ramassé les charbons... Et maman n'était plus là pour replacer le panier sur la tête de son enfant. Après maints efforts, Céfina a réussi à le remonter... Oh! qu'il leur coûtera de fatigues et de sueurs, le frugal repas qu'elles prendront à midi!

Courageusement, les bambines continuent leur marche. Cependant, le bon cœur de Céfina s'en voudrait de laisser sa cousine porter seule le faix qui s'appesantit de plus en plus à mesure qu'elles avancent; elle s'en charge. L'ignorance ingénue qui vit dans ses yeux clairs ne peut encore comprendre la sublime leçon de charité qu'elle écrit sur la page neuve de sa vie.

Les deux enfants s'en vont la main dans la main, sous l'ardent soleil des tropiques. Enfin, le village apparaît et, sur le pas de sa demeure, la dame charitable qui allège la petite tête noire de son pesant fardeau. Un bonjour, un merci, et les fillettes, maintenant légères comme des papillons, courent vers l'école.

Elles sont là devant moi: Céfina baisse la tête et Raymonde me regarde avec ses grands yeux confiants. Tout en écoutant leur naïf et touchant plaidoyer, je revois par la pensée les délicieux paniers de provisions que préparent avec tant de soin les mamans canadiennes.

Petites filles de chez nous, dites-moi, voulez-vous, chaque soir, dire un merci reconnaissant au bon Dieu pour tout ce qu'il vous donne sans qu'il vous en coûte d'efforts: pour le pain blanc, la soupe chaude, le lit douillet qui vous reposera de vos gambades folles! Et priez un peu pour les enfants noirs qui prendront sommeil sur une pauvre natte de jonc, après avoir gagné péniblement leur maigre repas du soir!



Le chrétien ne doit pas songer seulement à son salut personnel, mais à celui de son frère, et les destinées de l'Église doivent le tenir constamment attentif. L'Église est la seule œuvre éternelle à laquelle nous puissions nous associer; tout le reste passe et passera.

R. P. LACORDAIRE.

* * *

Le temps, c'est le délai donné par Dieu pour écrire notre vie et passer l'examen de l'Éternité.

Pierre L'ERMITE.



MARIAGE À LA CUBAINE

par Sœur IRÈNE-DE-JÉSUS¹, M. I. C.

Dans nos *pueblos* à population plutôt pauvre, l'union des conjoints se fait, en général, de la façon la plus simple: après quelques mois de fréquentation, les jeunes gens se présentent devant le notaire de l'endroit, puis la fiancée vient tout bonnement prendre place à la demeure de ses beaux-parents.

Quant à la bénédiction nuptiale, de rares exceptions la reçoivent, non pas à la messe mais le soir. Et alors quel appareil! A voir les belles toilettes, les décorations de fleurs et de palmiers, on se croirait transporté aux églises des quartiers fashionables de la Havane! L'acte civil vient en ce cas en dernier lieu. On apporte une table à côté de l'autel et le notaire fait signer là sa série de papiers. Il y perçoit aussi ses honoraires.

Les Mouvements d'Action Catholique qui s'organisent tentent de redresser la mentalité cubaine en regard des cérémonies du mariage. Dernièrement, un des membres donnait, à l'occasion de ses noces, un bel exemple que le Père curé souhaitait depuis longtemps. Celui-ci, depuis son arrivée à Manguito, n'avait cessé d'exhorter les fiancés à introduire dans la paroisse la coutume de la bénédiction nuptiale avec messe. Non seulement supprimait-il toutes rétributions, mais il promettait de récompenser les innovateurs!

Un soir se présente au *Colegio* un jeune fiancé: le *Padre* étant absent, l'église fermée, les *Madres* feront l'affaire. Il désirait annoncer qu'il se marierait à la messe et il nous priait d'accepter d'y chanter des cantiques. On l'invita à revenir avec sa promise afin de se préparer au grand acte.

Quelques jours avant les noces, les futurs époux nous arrivent effectivement. Aux premières interrogations ressort leur maigre science religieuse. Tous deux sont baptisés mais ne se souviennent pas de leur première communion. Donc beaucoup reste à apprendre en très peu de temps. Sœur Supérieure leur enseigne les notions de catéchisme nécessaires pour pouvoir se confesser et communier. Comme des enfants, les jeunes gens sont dociles, prêts à n'importe quoi. La veille du mariage, contrairement à l'usage cubain, on les retrouve ponctuels au rendez-vous de la confession. Au matin des noces, même ponc-

1. Irène TRUDELLE, de Saint-Narcisse.

tualité renversante! A l'heure de la marche d'entrée, ils sont déjà à leurs prie-Dieu, bien recueillis, bien droits.

Ému de voir son cher désir enfin réalisé, le Père curé adresse une touchante allocution aux nouveaux époux, les félicite du bon exemple qu'ils donnent, leur promet l'aide du Tout-Puissant dans la vie qu'ils commencent, et appelle sur leur foyer les bénédictions du ciel. S'adressant ensuite à la foule — car un tel événement a mobilisé le *pueblo* et les alentours — il souligne d'une façon délicate l'importance de la réception du sacrement de mariage et la pluie de grâces que l'Église fait descendre sur les époux par les prières de la messe offerte à leurs intentions.

Cette messe de mariage, célébrée à dessein un dimanche, s'avéra un coup d'État dans les rites habituels des mariages à Manguito. Jamais tant de monde ne se pressa à la messe! On aperçut beaucoup de visages neufs qui cachent des cœurs un peu moins neufs mais que le Christ rêve de renouveler.

Le Bienheureux Théophane Vénard

par le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

Du jugement il ne reste que ce trop court fragment communiqué par Théophane à Mgr Theurel:

« Comme le préfet criminel m'objectait que le bonheur de l'autre vie est incertain, tandis que celui de ce monde est assuré, je lui ai répondu: *Pour moi, grand mandarin, je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureux. Les richesses font des envieux et donnent des soucis, les plaisirs des sens enfantent une foule de maladies. Mon cœur est trop grand: rien de ce qu'on appelle bonheur ici-bas ne peut le satisfaire.* »

Un second fait, bien menu celui-là, nous révèle en cette âme si haute, si héroïque, une ingénuité d'enfant. Un jour, apportant à manger au missionnaire, Anna Xin l'aperçut blotti dans un coin de sa cage, tout à un spectacle qui semblait l'intéresser énormément. Et elle découvrit, allant et venant près de lui, deux rats!... Anna s'apprêtait à les chasser. « Oh! non, dit le prisonnier, laissez-les trotter ici. C'est ma récréation. » Et il leur jeta des grains de riz.

Ainsi Théophane supportait sans plainte la dure réclusion. Un rien suffisait d'ailleurs, comme on vient de le voir, pour le récréer. A la fin cependant il trouva le temps long, et pour cette raison unique: que l'on retardait son martyre! Il comptait, au dire du soldat Dominique, que sa sentence ne mettrait pas plus d'un mois à revenir de Hué-avec l'approbation royale; or les jours passaient dans une vaine attente, le serviteur de Dieu en éprouvait quelque chagrin... « Les

prêtres indigènes, soupirait-il, sont bien mis à mort un mois après leur jugement. Pourquoi cette différence ? »

Tout n'était-il pas préparé en vue du grand événement ? L'âme, blanche colombe, pouvait sans crainte ouvrir ses ailes : aucune souillure n'arrêterait son essor. Comme le fiancé à la veille des noces, Théophane tenait en réserve sa parure de fête. « Je vous prie, avait-il dit à la veuve Nghiên, de m'acheter des vêtements neufs pour le jour du supplice ; je veux marcher à la mort dans un habit sans tache. »

Mais le missionnaire quitterait-il ce monde sans adresser un suprême au revoir aux êtres chers qu'ici-bas il avait le plus aimés ?... Anna Nghiên lui avait procuré de l'encre de Chine et de longues bandes d'un papier jaune d'un côté, rouge de l'autre. Il s'était taillé lui-même une plume dans une tige de bambou. C'est avec cette plume improvisée et sur ce papier grossier dont là-bas on fait des lanternes que péniblement, la nuit venue, il va noter les dernières effusions de son cœur.

Les lettres écrites par Théophane « prisonnier de Jésus-Christ » sont incomparables. Chefs-d'œuvre de délicatesse et de grâce, aussi prenantes par leur charme littéraire que par leur beauté morale, elles méritaient de devenir célèbres. Qui peut les lire sans émotion ? « Ces pages, disait Mgr Pie prêchant dans l'église de Saint-Loup-sur-Thouet, nous les avons plus d'une fois couvertes de nos baisers, et nous avons à demander pardon d'en avoir maculé quelques-unes de nos larmes. »

Au début de janvier, persuadé que sa fin était imminente, Théophane avait donc écrit à l'adresse de sa famille le récit de son interrogatoire. Sans doute, ce jour-là, le temps lui manqua-t-il pour y ajouter de longs épanchements. Il terminait ainsi :

Maintenant, j'attends en paix le jour où il me sera donné d'offrir à Dieu le sacrifice de mon sang. Je ne regrette pas la vie de ce monde : mon cœur a soif des eaux de la vie éternelle. Mon exil va finir, je touche le sol de la vraie patrie, la terre s'enfuit, le ciel s'entr'ouvre.

Adieu, père, sœur, frères ! Ne me regrettez pas, ne me pleurez pas. Vivez en paix les années que le Seigneur vous donnera. Observez la religion : gardez-vous purs de tout péché. Un jour nous nous retrouverons dans le paradis, et nous jouirons du vrai bonheur en la compagnie de Dieu, de Marie Immaculée, des anges et des saints. Adieu !

Je voudrais vous écrire à chacun en particulier, mais je ne le puis. Vous devinez mon cœur, cher et honoré vieux père, bonne Mélanie, cher Henri, bien-aimé Eusèbe. Adieu à tous ceux qui m'ont aimé, surtout à vous, cher abbé Paziot ! Depuis trois ans que je n'ai point reçu de nouvelles de France, je ne sais pas ceux qui sont encore et ceux qui ne sont plus. Adieu !

Le prisonnier de Jésus-Christ vous envoie à tous le salut. Dans peu sans doute, je serai consommé.

Le lendemain, Théophane adressait ses adieux à Mgr Theurel et à toute la Mission du Tonkin occidental. A ses chers amis de Saint-Loup il s'est contenté de montrer le ciel : avec ses frères d'apostolat il ne craindra pas d'évoquer la mort sanglante et de nommer « le glaive... la hache du bourreau ».

CHER SEIGNEUR,

J'ai reçu votre lettre si affectueuse. Merci ! Je profite de l'absence du grand mandarin pour écrire avec quelque loisir.

Me voilà donc rendu à cette heure que chacun de nous a tant désirée. Ce n'est plus *peut-être un jour...* (comme dans le chant du départ des Missionnaires). C'est :

Bientôt, bientôt tout le sang de mes veines
Sera versé; *mes* pieds, ces pieds si beaux,
Oh! quel bonheur! ils sont chargés de chaînes!
Près de moi je vois les bourreaux!

Dans les longues heures de ma cage, ma pensée s'envole vers l'éternité. Le temps va finir, il faut se dire adieu. Vous, vous répétez la parole de saint Martin: *Seigneur, si je suis encore utile à votre peuple, je ne refuse pas le travail.* — Moi, je dirai avec saint Paul: *Le moment de mon départ est proche... Le Christ pour vous est la vie; pour moi, je le posséderai par ma mort.* Je dirai encore avec la sainte liturgie: *Oh! qu'il est glorieux le royaume où tous les saints se réjouissent avec le Christ!... J'ai entendu une voix qui disait: Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur!*

Tous mes manquements à votre égard, vous me les pardonnez, n'est-ce pas? Qui ne pardonnerait pas à un prisonnier de Jésus-Christ?

J'envoie l'adieu suprême à Mgr Jeantet et aux confrères. J'ai reçu le petit billet de Sa Grandeur, en réponse au mien. Je ne sais si je pourrai encore écrire. Adieu!

J'eusse été heureux de travailler avec vous; j'ai tant aimé cette Mission du Tonkin! A la place de mes sueurs, je lui donnerai mon sang. J'ai le glaive suspendu sur ma tête, et je n'ai point le frisson. Le bon Dieu ménage ma faiblesse; je suis joyeux. De temps en temps j'honore de mes chants le palais du mandarin:

O Mère chérie!
Place-moi
Bientôt dans la Patrie
Près de toi!

Noble Tonkin! Terre par Dieu bénie,
Des héros de la Foi, glorieuse patrie!
Je suis venu pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir!

Quand ma tête tombera sous la hache du bourreau, ô Mère Immaculée, recevez votre petit serviteur, comme la grappe de raisin mûr tombée sous le tranchant, comme une rose épanouie cueillie en votre honneur. *Ave Maria!* Je lui dirai aussi de votre part: *Ave Maria!*

Adieu, Monseigneur, ou plutôt Messeigneurs et tous mes chers confrères!
Votre très humble et très obéissant serviteur, *enchaîné pour Jésus-Christ.*

Jean-Théophane VÉNARD, M. S.

Trois jours après, dans un court billet à Mgr Theurel où il le prévient qu'il a reçu ses instructions pour l'absolution suprême, le saint captif jette ces lignes rapides:

Cher Seigneur, j'ai reçu votre souhait de bonne année. Merci! Oui, vraiment bonne! Pour cette fois c'est avoir bonne chance; car ce qui m'arrive, comme dit l'Apôtre, ne dépend ni de la volonté ni des efforts de l'homme, mais de Dieu qui fait *miséricorde.* J'aurais dû déjà vous faire mes politesses. Excusez mon oubli. Bonne année, Monseigneur! La paix et les travaux; ensuite viendra le grand repos de l'éternité...

Une fois de plus, disons ensemble: *Seigneur, je suis vôtre tout entier... Adieu!*

Et de nouveau les jours passèrent... Probablement, pendant la quinzaine qui suivit l'envoi de ce billet, Théophile crut-il chaque matin que son heure était venue. Mais le messager royal ne paraissait pas encore. C'est alors, au cours d'une nuit — celle du 20 au 21 janvier — où le chef des gardes, à la prière de Théophile, voulut bien poser près de la cage une lampe qui y projetait sa lumière, que le confesseur de la foi eut le loisir de tracer pour son évêque, pour son père, pour sa sœur et ses deux frères les sublimes lettres qu'on va lire.

*A Sa Grandeur Mgr Jeantet, vicaire apostolique, et à tous les confrères
de la Mission¹ :*

20 janvier 1861.

Le P. Thinh vous dira comment je l'ai régalé d'une tasse de thé, en présence de toute la foule. Il m'a apporté en revanche le Pain du voyageur: mon Jésus, mon Dieu, dans ma cage!...

... Je n'ai pas reçu un seul coup de rotin. J'ai rencontré peu de mépris, beaucoup de sympathie; personne ici ne voudrait m'envoyer à la mort. Les gens de la maison du grand mandarin sont charmants...

Je ne souffre rien en comparaison de mes frères. Je n'aurai qu'à incliner humblement ma tête sous la hache, et aussitôt je me trouverai en présence du Seigneur Jésus, en disant: Me voici, Seigneur, votre martyr. Je présenterai ma palme à Notre-Dame, et je lui dirai: Salut! ô Mère, ô Maitresse, ô Reine, salut, et je prendrai rang sous la bannière des tués pour le nom de Jésus, et j'entonnerai l'hosanna éternel. Amen! Donc:

Adieu, mes amis de ce monde!
Il se fait tard, séparons-nous.
Et ne pleurez pas sur ma tombe,
Mais *plutôt réjouissez-vous!*
— Je ne veux plus de cette vie,
D'un dur exil trop sombre lieu:
Nous nous verrons dans la patrie,
Adieu, adieu, adieu!

* * *

A M. Vénard, greffier de la justice de paix, à Saint-Loup-sur-Thouet :

TRÈS CHER, TRÈS HONORÉ ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Puisque ma sentence se fait encore attendre, je veux vous adresser un nouvel adieu qui sera probablement le dernier. Les jours de ma prison s'écoulaient paisiblement. Tous ceux qui m'entourent m'honorent, un bon nombre me montrent de la sympathie. Depuis le grand mandarin jusqu'au dernier soldat, tous regrettent que la loi du royaume me condamne à la mort.

Je n'ai point eu à endurer de tortures comme beaucoup de mes frères. Un léger coup de sabre séparera ma tête, comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes tous des fleurs plantées sur cette terre, que Dieu cueille en son temps, un peu plus tôt, un peu plus tard. Autre est la rose empourprée, autre le lis virginal, autre l'humble violette. Tâchons tous de plaire, selon le parfum ou l'éclat qui nous sont donnés, au Souverain Seigneur et Maître.

(A suivre)

1. Il ne reste malheureusement de cette lettre, dont l'autographe est perdu, que ces fragments transcrits par Mgr Theurel dans le récit du martyre adressé à Eusèbe Vénard.

Nécrologie

M. Pierre Rainville, **Beauport-Est**, père de notre Sœur Saint-Lazare; M. William Maltais, **Chicoutimi**, père de notre Sœur Marguerite-des-Anges; M. Clovis Ouellet, **Jonquière**, père de notre Sœur Marie-Priscilla; M. Joseph-M. Turgeon, **St-Anselme**, père de notre Sœur Marie-Hélène; Mme Athanasie Bergeron, **Ste-Sophie de Mégantic**, mère de notre Sœur Saint-Athanase; M. Germain Parrot, **Montréal**, frère de notre Sœur Sainte-Monique; Mme J.-B. Bernier, **Charny**, sœur de notre Sœur Marie-Médiatrice; Mlle Suzanne Lavallée, **Montréal**, sœur de notre Sœur Marie-Lydia; Mme Pierre Sédillot, **St-Matthieu**, grand-mère de notre Sœur Céline-de-Jésus; M. Azarie Désourdy, **St-Sébastien d'Iberville**, grand-père de notre Sœur Saint-Serge; Mme Pierre Blais, M. Achille Gosselin, **Ste-Sophie de Mégantic**; Mme Vve G. Thibault, Mme Georges Gadbois, Mme J.-A. Fabien, M. L.-J. Grace, M. A. Provost, Mme Louis Beaulieu, Mme Joseph Giroux, Mlle Anna Laporte, M. L.-J. Savard, M. A. Brunelle, Mme Armand Parent, Mme Donat Brabant, Mme R. Riendeau, M. Rodolphe Lépine, M. Pierre Parent, Mme Omer Matte, M. Maurice Favreau, Mme A. Forget, M. Conrad Beaudry, Mlle Louise Deneault, Mlle M. Lacharité, Mme Paul Carmel, M. Roméo Lemelin, Mme X. Bourassa, M. Joseph Mondor, Mme Joseph Martineau, Mme Hyacinthe Villeneuve, M. Edmond Grou, Mme Ernest Benoit, Mme Omer Gauvin, M. Léopold Martineau, M. Laurent Legault, M. Joseph Paradis, M. Joseph Labelle, **Montréal**; M. L.-H. Couillard, **Youville**; M. J.-E. Désy, Mme A. Plamondon, **Outremont**; Mme D. Emond, M. Z. Tétreault, M. Joseph-Albert Duquette, M. Art. Gauthier, M. A. Falardeau, **Ville-Emard**; Mme J.-C. Paquin, **Ste-Genève**; Mme Romuald Deguire, **St-Laurent**; Mme Adé-lard Dulude, M. Michel Lefebvre, **St-Remi de Napierville**; Mme Alfred Guertin, **St-Eustache**; M. Louis-P. Coron, **Ste-Anne-de-Bellevue**; Mme Jérôme Brochu, **St-Léonard-de-Port-Maurice**; Mme Victor Labossière, **Contrecoeur**; M. Joseph Labonté, **La Tuque**; M. William Laplante, **Laprairie**; Mme Joseph Forest, **Joliette**; Mme Isaïe Dagenais, **Beauharnois**; Mme Arthur-J. Valois, **St-Barthélemy**; M. Engelbert Champagne, **St-Thomas**; Mme Pierre Sylvestre, **Berthierville**; Mme Adélar Gélina, **Trois-Rivières**; Mme Evariste Pellerin, **St-Boniface de Shawinigan**; Mme N. Boutin, **Valleyfield**; Mme Ovide Murdoch, **Shipshaw**; M. John Nadeau, **Rivière-Bleue**; Mme Théodule Gagné, **St-Hubert, comté de Rivière-du-Loup**; M. Napoléon Thibault, **Montmagny**; Mme F.-X. Larivée, Mme Alphonse Morin, **St-Henri de Lévis**; Mme Gaudiose Genest, M. Raoul Leclerc, **Québec**; Mme Victor Nadeau, **Limoilou**; Mme Arsène Beaudoin, **Launoy**; Mme Joseph Normand, **Nouvelle-Québec**; Mme Gaspard Vigneault, **Ste-Sophie de Mégantic**; Mme Catherine Cuning, Mme Georges Wrin, Mme Georges Messier, **Marlboro, Mass.**; M. Henri Dubois, Mme Lydia Dumais, **Methuen, Mass.**; Mme Anastasie Emond, **Biddeford, Me.**; Mme Marie Deveau, Mme Emile Lussier, Mme Annie Dunn, **Haverhill, Mass.**; Mme A. Girard, **Springfield, Mass.**; M. Téléphore Chandonnet, **Dracut, Mass.**; M. H.-C. Cormier, **Waltham, Mass.**; Mme Edouard Vachon, M. Michael Deagle, **Newton, Mass.**; Mme Béatrice Deveau, Mme Anna Tatro, **Lynn, Mass.**; Mme Alex. Chiasson, Mme Victoria Poirier, **Cambridge, Mass.**; M. Alfred Dumont, Mme Charles Saindon, Mme William McCarthy, M. Joseph Fournier, M. Edanore Lachapelle, **Lawrence, Mass.**; Mme Maria Roy, Mme Sophie Bourgalet, Mme Malvina L'Heureux, Mme Angéline Morneau, Mme Albert Roberge, M. Alfred Lareau, Mlle Céline Chénard, M. Richard Roy, **Salem, Mass.**; Mme R.-A. St-Onge, Mme P. Ouellette, M. et Mme T.-F. Lyons, Mme Nap. Milot, Mlle Ethel Richard, Mme Délia Plante, M. Ludger Duchesne, Mme Louise Poitras, Mme E. Bernier, Mme W. Mailoux, Mlle Marie Label, M. J.-N. April, Mme E. St-Jean, Mme Emma Pageot, M. Félix Pouliot, **Lowell, Mass.**; Mlle Eugénie Lamothe, Mme Alcide Marois, M. Joseph Boivin, M. Joseph Gauthier, **Montréal**; Mme J.-E. Hubert, **Rosemont**; Mme Ernest Villeneuve, **St-Eustache**; M. Joseph Martin, **Valleyfield**; Mme Ephrem Dupras, **Gracefield**; M. Raymond Cléroux, **Farnham**; M. Nazaire Bégin, **St-Octave-de-Métis**; M. Victor Poitras, **Québec**; Mlle Florida Bédard, **Giffard**; Mme Edmond Tremblay, **Rimouski**; M. Eusèbe Gagnon, **Salem, Mass.**; Mme Arthémise Girard, **Springfield, Mass.**; Mme Marie-Louise Tremblay, **Biddeford, Me.**



UNE messe est célébrée chaque semaine dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception aux intentions de leurs abonnés au PRÉCURSEUR et de tous leurs bienfaiteurs défunts.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).
HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagache-tière, Montréal (1).
NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.
RIMOUSKI, P. Q.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph, 3080, rue du Prince-Édouard.
TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

EN CHINE

- CANTON, 135, Tai San Road.
KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION, 172, Kin Kiang, Kowloon, Hong Kong

EN MANDCHOURIE

- SZEPINGKAI, Mission Catholique.
PAITCHENGTE, Mission Catholique.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

AUX ÎLES PHILIPPINES

- MANILLE, 1111, rue Narra.
MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao.
DAVAO, Davao Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-À-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBÉ, Haiti.
CAP-HAÏTIEN, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
MZAMBAZI, Mzimba P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
VUA MISSION, Deep Bay P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

À MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

